

La réalité du défi Simon Mugier En mémoire de Hans Christoph Binswanger (1929-2018)

L'économiste suisse Hans Christoph Binswanger est décédé le 18 janvier 2018, à l'âge de 89 ans. De 1967 à 1994 il fut professeur d'économie politique théorique à l'université de Saint-Gall [canton de Saint-Gall, germanophone, au Nord-Est de la Suisse, près du lac de Constance, à 180° d'angle du Goetheanum..., ndt]. Il fut bien connu d'un public orienté sur la science spirituelle par son ouvrage « Argent et magie. Une interprétation économique du Faust de Goethe » (1985/2005). Son oeuvre principale est « La spirale de croissance » parue en 2006 qui fit de lui une voix prééminente dans le discours autour de la « société post-croissance ».

Simon Mugier, auteur de cet in memoriam, le consacre à la théorie d'économie théorique de Hans Christoph Binswanger.

« Non pas un critique de croissance post-marxiste »

Au moment où voici quelques années, je commençai ma thèse, tout ce qui voulait surmonter les unilatéralités du socialisme et du capitalisme m'intéressait. Les problèmes économiques et écologiques, qui accompagnaient l'économie orientée exclusivement sur le profit et la croissance, m'inquiétaient beaucoup et m'inquiètent toujours. Je tombai alors bientôt sur Hans Christoph Binswanger, le bien connu « critique non-marxiste de la croissance » (*Wikipedia*). Sa thèse qu'à la base de l'économie moderne repose une *contrainte de croissance*. On doit apprendre à connaître la dynamique de celle-ci pour pouvoir opposer quelque chose [de sérieux, ndt] à la destruction croissante de l'environnement. La clef de compréhension se trouve manifestement dans sa *Spirale de croissance*. Cette oeuvre, vaste et agissant en partie de manière abstraite, m'apparut tout d'abord comme une impudence. Après quelque hésitation, je pris mon courage à deux mains et je me mis sérieusement à son étude. L'impression grandit alors qu'il s'agissait de quelque chose de grandiose ! Les réflexions de Binswanger au sujet de la culture, de l'art et du *Faust* de Goethe, ainsi que la rencontre personnelle de Binswanger, étayèrent solidement cette image. Binswanger analyse comment l'humanité dans une aspiration « faustienne » a déchaîné un sortilège, vis-à-vis duquel elle est désormais impuissante et qui menace de s'achever dans un suicide fatal. En même temps il offre toutes sortes d'équipement pour abandonner ce chemin funestement engagé et permettre des perspectives durables et viables. Je voudrais avoir l'aplomb de présenter brièvement ici au lecteur la théorie de la spirale de croissance et la mettre en relation avec l'ensemble de l'oeuvre de Binswanger. Il faut espérer que cela puisse donner un pressentiment de sa production spirituelle.

Économie politique

Pour comprendre la théorie de Binswanger, il est important de retracer l'évolution historique et la situation actuelle de l'économie scientifique. Depuis le tournant de l'agriculture traditionnelle, aux temps industriels modernes, celle-ci est devenue le champ de batailles sur lequel on tente de rendre flexible la théorie de ses propres intérêts partisans. Les mercantilistes (français) voulaient profiter des richesses provenant des colonies, ce par quoi ils tentèrent d'aller y chercher l'or, ou selon le cas l'argent, au moyen d'une habile politique d'échanges. Les classiques (anglais) voulaient profiter de cette même richesse au moyen du libre commerce, ce par quoi ils dénigrèrent l'importance économique revenant à cet argent (convoité). Les socialistes, et avant tout Karl Marx, voulaient faire profiter les travailleurs de ce bien-être croissant, ce par quoi ils postulèrent que la richesse était seulement due au travail des ouvriers. Les néo-classiques (qui donnent encore le ton aujourd'hui) à leur tour voulurent se préserver d'une intervention socialiste sur l'économie de marché et ils affirmèrent donc que le marché veillerait à lui tout seul à une répartition équitable.

Ce combat des intérêts, qui se poursuit aussi tout au long du 20^{ème} siècle, mena à une confrontation théorique à l'intérieur des sciences économiques. Or cela empêcha, et c'est ce que démontre nettement Binswanger, que le rôle de l'*argent* et de l'*énergie* — conquise et arrachée à la nature — soit correctement reconnu. Ainsi cette dynamique persista-t-elle invisible, tandis que non seulement elle induisait l'économie à la croissance, mais elle la force encore bien au contraire. La croissance a certes créé une richesse matérielle qui n'a jamais existé auparavant sur la Terre, mais elle menace dans le même temps les fondements d'une vie correcte à l'avenir sur celle-ci. Ce qui tenait au cœur de Binswanger, au contraire du standard d'économie (néoclassique), c'était de poser un diagnostic actuel correct et d'indiquer les options d'agissement qui s'y rattachent.

Argent

L'analyse commence par l'argent. Un fondement de l'économie moderne est la découverte de la monnaie de papier, ce que déjà Goethe mit dramatiquement en scène dans la seconde partie de son *Faust*. L'art de la création de la monnaie de papier fut institutionnalisée après quelques essais préalables par la banque d'Angleterre à partir de 1696 et là-dessus, elle devint un modèle pour tous les autres systèmes monétaires. La création d'argent repose sur la pratique de prêter de l'argent en crédit à des fins entrepreneuriales. Or l'argent signifiait originellement encore un échange sur l'or qui recelait la promesse de pouvoir échanger la même quantité de cette monnaie de papier sans valeur dans ce métal noble et précieux. [Ici, il faut préciser tout de suite que l'organisme qui fait ce crédit, ne dispose pas du tout, au moment du prêt qu'il accorde, de cette quantité d'or correspondante (au plus honnête — à savoir la *GLS bank* anthroposophique — un organisme bancaire ne dispose dans ses caisses tout au plus que le 1/8^{ème} de la somme prêtée au moment du prêt — et cela depuis bien longtemps, autrement dit il crée désormais cet argent *de novo* c'est ce qu'on appelle un **privilège** que la Révolution française, eût dû également supprimer, si elle n'avait pas été reprise en mains, le 9 thermidor 1794, par la bourgeoisie qui détenait alors cet argent. *ndt*] Cette promesse fut peu à peu abandonnée et remplacée par la confiance de pouvoir échanger cet argent constamment comme un moyen de paiement de *biens et services* précieux (les *biens et services* sont naturellement fabriqués par les entreprises qui ont accepté et reçu ce crédit.) Ainsi les banques d'affaires furent-elles historiquement toujours libres, de créer ce crédit en argent « du néant » et de le dispenser (Ceci naturellement sous la condition de la dignité de crédit de leurs clients, laquelle est garantie, outre que par une vérification de leur plan d'affaires, le plus souvent par un capital propre et des valeurs immobilières.) En lieu et place de la monnaie de papier, c'est donc un argent purement scriptural qui apparut, aujourd'hui transféré **électroniquement** de compte à compte. Mais rien n'a changé pour l'essentiel quant au principe de cette création pure et simple d'argent.

Capital

Pour Binswanger la monnaie de papier était le seul et unique facteur, le plus important, qui a rendu l'industrialisation possible et depuis une croissance économique durable. Car l'argent sert de capital — ce qui est la condition préalable à la production économique : il doit être présent *avant* qu'une entreprise commence à produire. Un capital en argent est un pouvoir d'achat qui peut, en tant que « *moyen de promotion* » acheter les *facteurs de production* nécessaires (par exemple, force de travail, biens naturels). — Les découvertes humaines et le progrès technique — qui identifient l'économie standard comme une croissance principalement moderne, sont devenus d'abord finançables et productifs surtout par le capital en argent, selon Binswanger.

Risque et gain

Mais avec l'argent, un problème fondamental vient se glisser. Une économie de marché repose sur le fait que l'argent est *librement* investi. Or des investissements sont à présent associés à des risques. Le capital investi peut être perdu. C'est pourquoi le gain d'entreprise s'avère résolument être une incitation. Celui-ci c'est de l'argent et il règne encore jusqu'à aujourd'hui peu de conscience sur ce que cela veut dire. Un gain, vu au plan sociétal dans son ensemble, c'est *plus que* de l'argent. Cela étant l'économie n'est manifestement pas un jeu de somme nulle, lors duquel le gain de l'un signifie toujours la perte de l'autre. Non : le « jeu » fonctionne, parce que dans l'économie, avec un comportement approprié, en principe tous les gains peuvent être créés. *Mais comment cela est-il donc possible ?* Réponse : parce que de l'argent afflue constamment à l'économie. Cela signifie à son tour que les investissements d'entreprise (et donc ce qui signifie la même chose : les crédits bancaires) doivent croître de période en période.

Temps

Le temps forme la clef de compréhension de ce processus, lequel dans l'économie standard n'est pas pris en compte. Binswanger recourt, entre autre, aux travaux de John Maynard Keynes et de ses élèves qui ont permis d'intégrer le temps dans le penser économique. Les investissements pour la production des biens doivent être effectués *au commencement d'une période*. Or des investissements croissants signifient aussi plus de produits qui doivent être achetés par les ménages qui consomment. Pour que le pouvoir d'achat correspondant se trouve à disposition *au commencement de la période suivante*, une croissance de l'argent doit donc s'ensuivre.

Contrainte de croissance

Ce qui ne fut pas encore vu par Keynes c'est comment cette croissance de l'économie doit s'ensuivre *en forçant*. Si l'extension de la quantité d'argent cessait, l'économie tomberait en stagnation. Le risque du capital augmenterait. Les investissements de l'entreprise reculeraient tout comme le pouvoir d'achat des consommateurs. L'économie tomberait en récession. Selon Binswanger, la croissance de l'économie est donc *inévitabile*. Une économie circulaire, dans laquelle la même quantité est sans cesse produite, ne serait pas possible dans le cadre de l'économie financière actuelle. Dans celle-ci il n'y aurait pas de gain et donc aussi

aucun attrait pour investir de l'argent. Celui qui aurait de l'argent, préférerait le garder. Il n'y a donc au jour d'aujourd'hui que deux alternatives, selon Binswanger : croissance ou récession.

Nature et travail

Mais la croissance financière ne fonctionne que si en regard de l'argent, se trouvent des biens [ou prestations, *ndt*] réels. Sinon c'est l'inflation qui menace. Celle-ci a lieu aussi aujourd'hui, bien entendu, car elle s'est déplacée majoritairement du marché des biens de consommation sur celui des fortunes et de l'immobilier. Mais jusqu'à un certain degré, la croissance de l'économie réelle doit accompagner aussi celle de l'argent, même si la première n'a lieu que *plus tard*, pour préciser ensuite, lorsque les investissements ont mûri et que les produits peuvent être vendus. Le moyen matériel pour la production réelle est retiré de la nature. Le *facteur de production travail* qui consistait, dans l'agriculture traditionnelle, dans la force humaine du travail est complété et remplacé désormais couramment, depuis l'industrialisation, par un travail de machine mû par l'énergie. En addition à « l'énergie étrangère », des matières premières sont nécessaires qui sont pareillement acquises à partir de la nature. Il s'agit ici d'une *exploitation* de la nature au sens propre du mot, parce qu'en échange celle-ci ne reçoit aucune contre-partie pour ce qu'elle produit et dispense. La consommation de la nature est gratuite pour le propriétaire de celle-ci [à signaler ici que seuls le fermier et jardinier en bio-dynamie veillent à rendre à la nature ce qu'elle leur a donné sous la forme du compost et de l'organisme agricole incluant minéraux, végétaux, animaux et humains, *ndt*]. La mainmise peut toujours aller plus loin au moyen d'investissements supplémentaires aussi longtemps que les ressources ne sont pas encore épuisées.

Imagination

S'ajoute à cela le fait que la quantité croissante de produits doit être consommée afin que les investissements se soldent. À cela s'oppose le principe de saturation naturelle. Binswanger démontre comment des investissements soutiennent les besoins de consommation dans le *facteur de production* « *imagination* ». Binswanger a introduit le concept d'imagination sur la base des idées de Johann Georg Schlosser, le beau-frère de Goethe. Avec la découverte et l'invention continuelle de nouveaux produits, on garantit que de nouveaux besoins soient constamment éveillés. L'*iphone* devrait représenter aujourd'hui l'exemple le plus connu, dans l'amélioration duquel on ne cesse d'investir de sorte que des générations nouvelles « plus qualifiées » remplacent les anciennes et tout un chacun veut toujours avoir la plus version la récente, voire en effet il doit la posséder.

De « bonnes raisons » pour l'économie de marché

Si — comme cela est aujourd'hui connu partout — la mauvaise exploitation de la nature met en danger la survie de l'humanité, la question des solutions se pose. Pour Binswanger, la contrainte de croissance ne peut être écartée *aussi longtemps* que nous voulons fermement nous en tenir au principe de l'économie de marché. Or il voit de « bonnes raisons » pour cela. Dans les économies planifiées, qui prescrivent les investissements et dans lesquelles l'attrait du gain peut échapper, la croissance ne serait pas nécessaire. Mais le facteur démocratique qui vit à fond dans la liberté de consommation et de production du marché libre, n'est pas à rejeter.

Poussée de croissance

Binswanger constate cela étant, que la contrainte de croissance n'est pas ressentie comme telle aujourd'hui. Car elle est précédée d'une aspiration généralement répandue à la maximalisation du gain : la *pulsion* de croissance. La technique offre un moyen efficace pour obtenir une maximalisation des gains, non pas en les consommant, mais en les ré-investissant. Sur la base de réflexions mathématiques financières, cela vaut la peine, par exemple, non pas de répartir des gains d'action en dividendes, mais au contraire de les pourvoir (en les investissant) au capital propre de l'entreprise. Les gains *croissants* attendus à l'avenir ne peuvent certes pas être directement consommés. Mais étant donné que l'action, eu égard à l'attente future, monte en valeur et peut être vendue en cas de besoin, le renoncement au gain se solde ainsi directement. Les taux de croissance auxquels on s'efforce ont un caractère exponentiel, et visent donc dans « l'infini » et propulsent de ce fait la croissance économique aux démesures.

Réformes

Conformément à Binswanger c'est la poussée de croissance qui pourrait être endiguée au moyen de mesures appropriées. La plus efficace, proposée et politiquement façonnée par lui, l'a rendu célèbre dans les cercles spécialisés. C'est l'imposition de l'énergie, dans le cas optimum au profit d'une non-imposition de la force de travail humaine. Pour cela, Binswanger fut même honoré par l'ex-chancelier Gerhard Schröder. Il faut dire que sur la base de la concurrence mondiale, personne n'a jamais été prêt jusqu'au jour d'aujourd'hui à mettre aussi activement en œuvre ce moyen dont eût résulté une réduction marquante en soi de la croissance.

Qui renoncerait aujourd'hui déjà volontairement aux avantages du marché, aussi longtemps que les autres ne font pas pareil ? La même chose vaut pour toutes les autres réformes désignées par Binswanger qu'il a avant tout exposées dans son ouvrage « *En avant pour la modération* » (2009) (et pour lesquelles il ne revendique aucune originalité, le caractère novateur de sa création repose dans l'analyse, insistait-il constamment, quand bien même manifestement cela égale un *understatement* [en anglais dans le texte, soit : « une affirmation en-dessous de la vérité », *ndt*]). Ainsi donc le dilemme de croissance continue d'attendre impatiemment sa résolution aujourd'hui encore.

Une question d'humanité

De fait la grande contribution de Binswanger consiste dans la présentation d'une grande théorie économique qui fait place nette des problèmes théoriques du passé et présente un instrumentaire d'analyse très pointu et porteur d'avenir. La théorie de la spirale de croissance est marquée d'un effort courageux et redresseur en direction d'une connaissance dans les champs économiques, conforme à la vérité de ce qui s'y passe. Aussi médiocrement qu'elle soit accueillie aujourd'hui encore, elle rencontrera peut-être à l'avenir toute l'attention qui lui revient. Cela vaudra d'autant plus que l'économie de la croissance se heurtera violemment aux nécessités de ses limites.

À elle toute seule, la théorie de Binswanger ne peut pas résoudre le problème de l'humanité, bien entendu. Dans son interprétation du *Faust*, Binswanger a déjà démontré d'où provient la subornation économique. Elle apparaît dans l'aspiration économique de *Faust* qui ne veut plus accepter son rôle, en tant que créature de Dieu, mais veut au contraire lui-même devenir créateur. Vu ainsi « l'acte économique » est le prolongement conséquent d'un rationalisme qui dénie Dieu comme mesure de toute chose. C'est pourquoi cette volonté du créateur reste encore matériellement orientée de manière prépondérante. Alors que *Faust* désirait encore se comprendre lui-même comme un bienfaiteur pour les masses, l'aspiration individuelle au gain apparaît, elle, comme le signe annonciateur de la guerre de tous contre tous. Aussi longtemps que le gain matériel propose une seule et unique orientation au profit de la vie dans l'ici-bas, il n'y aura pas d'issue pour sortir du dilemme entre croissance et destruction.

Une orientation de quelque part ailleurs ?

Que la solution doit reposer au-delà de la matière, Binswanger en était bien conscient. Son dernier ouvrage, *La réalité comme défi* se lit en correspondance comme son testament. Il commence par rappeler une simple raison divine probante, mais séduisante. La logique nous interdit, selon Binswanger, de concevoir le monde comme éternellement matériel — comme le fait par exemple le physicien populaire, pareillement décédé il y a peu, Stephen Hawking, avec sa « théorie M ». L'origine du monde, qui est matière, y est expliquée avec la gravitation, qui est pareillement conçue elle-même comme matérielle. L'élucidation s'avère ainsi une tautologie [à savoir, un « *vice logique consistant à présenter comme ayant un sens, une proposition dont le prédicat ne dit rien de plus que le sujet* » (*Le Robert*), donc rien à voir avec « Toto », certes, mais quand même tous ces gens qui gagnent de l'argent avec leur conception et ouvrages matérialistes sur le monde et à l'instant de leur mort, pris d'un **frisson de peur ahrimanienne**, vous expliquent enfin que le monde n'est pas matériel... sont de sacrés « enfoirés » de génies non ? *ndt*]. Il serait donc correct, au contraire, de reconnaître que la cause originelle du monde échappe à la « logique » terrestre. Les héros des Lumières — et avant tous Immanuel Kant — connaissaient encore ce fait. Ils se réfugièrent sans doute dans l'affirmation que dans l'au-delà il y avait aussi une force du connaître au-delà de [la portée de, *ndt*] l'être humain. « *Ignoramus et ingorabimus* » — nous ne savons pas et nous ne le saurons jamais, telle est la teneur du *dictum* de Emil du Bois-Reymond. Cela ne suffisait pas à Binswanger. Il voyait l'humanité dans l'obligation de fonder les causes de l'au-delà dans l'ici-bas et il a entrevu pour cela diverses amorces. Il découvrit par exemple une orientation (économique) dans les écrits antiques de Platon et d'Aristote qui philosophaient encore, comme on le sait, « à proximité du ciel ». Et pareillement dans l'Ancien et le Nouveau Testaments. Mais l'art en tant que tel passait pour lui comme la porte d'accès au-delà des sens : l'instant que nous pouvons rencontrer dans une œuvre d'art réussie, lors d'une considération qui réussit aussi, est un temps surmonté, un ici-bas surmonté. Et dans les rêves — exposée de manière impressionnante —, il découvrait encore une inspiration pour créer ici-bas.

Hans Christoph Binswanger connaissait foncièrement la science spirituelle de Rudolf Steiner et lui faisait face de manière bienveillante. Je l'interrogeai un jour au sujet de son attitude à l'égard de l'anthroposophie. Réponse : il voulait suivre son propre cheminement de manière autonome. Cela aussi m'a très impressionné !

Sozialimpulse 1/2018.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Œuvres de Binswanger : *Argente et magie – une interprétation économique du Faust de Goethe* (Murman, Hambourg, 1985, 2005) ; *La spirale de croissance. Argent, énergie et imagination dans la dynamique du processus du marché* (Metropolis, Marburg, 2006) ; *En avant pour la modération – perspective d'une économie durablement viable* (Murmman, Hambourg, 2009) ; *La réalité comme défi. Parcours aux limites d'un économiste* (Murmman, Hambourg, 2016).